art press

OCTOBRE 2023 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

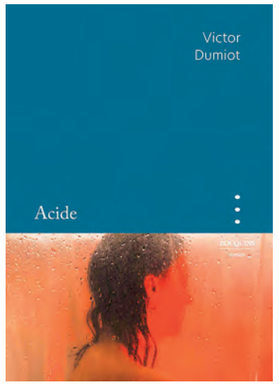
SARAH LUCAS À LA TATE INTERVIEW
PIERRE CRETON CATHERINE BREILLAT
MICRO & MACRO GÉOPOLITIQUE DU MARCHÉ DE L'ART
ESTHER SCHIPPER INTERVIEW
NARIMANE MARI MICHAEL RAY CHARLES
RENÉ GIRARD JACK-ALAIN LÉGER
JEAN GENET PAULINE MARI

514

M 08242 - 514 - F: 8,90 € - RD

DOM 10,90 € - PORT. CONT. 10,90 €
JAPON 1920 JPY - CH 18,30 FS
BEL 10,90 € - CA 15,90 $CA
MAROC 100 MAD

+ 2e CAHIER:
RICHARD TEXIER
L'ÉLASTOGENÈSE



Victor Dumiot
Acide
Bouquins, 288 p., 20 euros

Rien n'est plus grisant qu'un premier roman. Il constitue la promesse d'une langue réfléchie, le risque d'une exposition, et pose les jalons d'une direction constitutive d'un style. Avec *Acide*, Victor Dumiot semble déclarer qu'aucune limite à la violence ne saurait l'effrayer, bien au contraire : en explorant le pire du pire, il revient à une animalité cruelle, peut-être l'expression d'une certaine image des hommes. Le *pitch* est le suivant : une femme victime d'une sauvage agression à l'acide s'engage sur le douloureux chemin de la rémission psychologique ; et un homme, marginal, obsédé par les images de ce fait divers et *a fortiori*, par cette femme, tente par tous les moyens de la rencontrer et d'assouvir sa pulsion. C'est un récit simple et sans égarements, d'une redoutable efficacité. La structure romanesque est classique mais parfaitement tissée, engageant le lecteur dans un suspense délectable (le chapitrage, en est caractéristique, finement trouvé) : jusqu'où ira la violence du second personnage ? Quelle sera la limite de notre compassion ? L'exploit réside sans aucun doute dans la capacité à rendre vraisemblables des comportements *a priori* inimaginables, au moyen d'images qui s'incrustent intensément dans notre imaginaire pervers. Parce que c'est précisément ce dont il s'agit : susurrer des horreurs à la part la plus pernicieuse de notre esprit. Sans doute est-ce d'ailleurs la raison pour laquelle il pourrait déranger qui ne supporte pas d'être titillé à cet endroit. C'est l'ouvrage d'un auteur qui a déjà beaucoup écrit. La maîtrise de la langue participe de l'efficacité et fait sauter tous les stigmates du premier roman *surjoué* : on voit moins l'intention que le récit lui-même, autonome et précis. C'est une ligne droite, tenue par une très bonne idée et un très bon travail. De l'audace, enfin !

Elsa Viet

Oscar Coop-Phan
Rose nuit
Grasset, 162 p., 18 euros

Dans un style radicalement neutre à la Emmanuel Bove (c'est un compliment), Oscar Coop-Phan esquisse, dans *Rose nuit*, avec une calme froideur, à la manière d'un documentariste, trois portraits entrelacés, liés entre eux par les fleurs. Trois personnages, donc. Nana, adolescente cueilleuse de roses dans une immense serre de Debre Zeyit en Éthiopie. Jan, jeune entrepreneur à Amsterdam, *middle-man* d'un trafic de fleurs réglementé – on pensera plus ici à la tulipomanie néerlandaise du 17e siècle qu'aux délires d'infini des tournesols de Van Gogh. Ali, vendeur de roses clandestin à Paris, vivant avec sept autres Ali dans une piaule minable de Drancy : Ali comme *Alias*, c'est entendu, car personne ne donne son vrai nom de peur d'être renvoyé au Bangladesh. Coop-Phan retrace tour à tour leurs conditions de vie, leurs cauchemars privés, leurs angoisses, leurs petits bonheurs et leurs désastres individuels. Et chaque histoire, sans amour ni passion, contraste avec l'image romantique de la rose. C'est qu'elles ont plus d'épines que de pétales, ces roses, et leur couleur rappelle étrangement la chair de Christ, c'est-à-dire : l'argent. La fleur n'est en effet qu'une marchandise comme une autre, une possibilité de profit potentiel ou une nécessité à la survie économique. Si l'être humain renferme en lui une tragédie, visible aux étranglements progressifs que lui procurent la vie, celle-ci est amplifiée par l'argent, par cette façon de vendre son corps (donc son âme) chaque jour pour s'en procurer. « Les roses ne dorment pas la nuit », écrit Coop-Phan, et on comprend alors le sens terrible de la destiné de ses personnages, la mécanique sans fin dans laquelle ils sont pris au piège, jusqu'à l'anéantissement de leur corps (âme comprise). « L'humanité est ainsi tissé, c'est tout. »

Felix Macherez

Christophe Esnault
Pas même le boucher
AEthalidès, « Freaks », 72 p., 16 euros

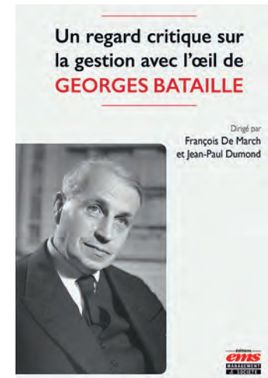
Second volume publié par Christophe Esnault chez AEthalidès (après *Lettre au recours chimique*, 2021), *Pas même le boucher* se présente comme un long poème d'inspiration autobiographique, dans la lignée de *l'Enfant poisson chat* (2020). Sauf qu'il n'est pas question de pêche ici, mais bien des difficultés propres à l'enfance, puis à l'adolescence. Rejeté partout, y compris par le boucher chez lequel il devait effectuer un stage, le presque quinquagénaire revient sur les frustrations de la jeunesse. De même qu'il existe des romans de formation, on devrait ici parler de poésie de formation. L'apprentissage débute par un douloureux rapport à l'institution scolaire, entre bagarres, mauvaises notes, puis exclusion, placement dans un foyer éducatif d'Angers, où notre héros fumera des joints tout en nourrissant quelques ambitions littéraires. Ensuite ? Eh bien, la vie adulte, « déconnade permanente », faite de déceptions amoureuses, de petits boulots, avant de trouver une certaine stabilité matérielle. Seule l'écriture, « l'espace/[...] où tu peux te mouvoir et être mu », semble offrir une alternative solide aux tentations suicidaires. Cette écriture, elle se déploie sur la page sous forme de vers libres, narratifs, lisibles, au rebours de toute abstraction. Parfois léger, souvent rageur, l'auteur y conspue une société libérale dans laquelle il ne se reconnaît pas, tout en se méfiant des « anarchistes » et autres « autonomes », ces derniers reproduisant les mêmes tares, les mêmes schémas. Le trivial côtoie ainsi de riches images, avec un sens inné du décalage. Évoquons aussi « l'hilarité confite », propre à Esnault, sorte d'auto-dérision permanente, riche d'une amertume savamment dosée. Mélancolique, acerbe, mais sensible aussi, drôle et parfois lyrique, *Pas même le boucher* s'impose comme un livre original, sans concession.

Étienne Ruhaud

Didier Cahen
Lire Paul Celan
Tarabuste, 152 p., 14 euros

Sous la forme d'un dialogue, Didier Cahen propose une traversée de l'œuvre et de la vie de Paul Celan. Le dispositif choisi dit toute la finesse et la profondeur de l'approche de l'auteur, poète, critique et observateur de la poésie contemporaine. Il entretient avec Celan une relation intime et profonde. Après avoir consacré un essai à Edmond Jabès, Jacques Derrida et André du Bouchet, ce bref ouvrage se lit comme une entrée dans l'œuvre « d'un des poètes majeurs de la seconde moitié du 20e siècle ». «Tendez l'oreille, prenez le temps » : ces pages éclairent « l'obscurité potable » d'une poésie qui sut « faire toucher du doigt le malheur absolu » – sans rien abandonner à la sidération, affrontant Méduse sans pétrifier la langue. Continuer à dire le monde grâce à des poèmes, enfants de parole rescapés de la catastrophe. Les « fantômes de l'histoire » le hantent et travaillent ses textes ; blessures, angoisse et folie le rongent. Les mots pansent les plaies de l'âme dévastée, arrachée au vide – la poésie « récuse le néant et l'abîme ». Cahen invite à méditer « l'improbable définition » qui associe le poème « à un silence choisi, à un silence écrit ». La « leçon de ténèbres » de Celan constitue l'un des plus puissants et actifs enseignements poétiques du 20e siècle. Il demeure le témoin par excellence, c'est-à-dire celui qui permet de « rendre lisible pour l'autre ». Un témoin assiégé par la folie et le désespoir. Accompagné d'une chronologie et d'une solide bibliographie, ce petit volume s'achève, comme un écho, par un bref essai sur la situation de la poésie contemporaine en France. Cahen développe une réflexion sur le travail toujours recommencé par chaque génération de poètes œuvrant dans le désert pour libérer la langue et aller à la rencontre de l'inouï et de l'inconnu.

François Bordes



F. De March, J.-P. Dumond (dir.)
Un regard critique sur la gestion avec l'œil de Georges Bataille
Ems, 352 p., 29 euros

Quel lien établir entre la pensée de Georges Bataille et les *Critical Management Studies*, entre l'auteur de *l'Érotisme* (1957) et les sciences de gestion ? En apparence aucun si ce n'est, comme le suggère un numéro spécial de *artpress2* paru en 2016, qu'il est beaucoup plus périlleux d'interroger « la valeur d'usage » de Bataille que de le mythifier. Tel est le point de départ d'un colloque qui s'est tenu en 2022 à l'Institut d'administration des entreprises Gustave Eiffel de l'université Paris-Est Créteil dont rend compte l'ouvrage collectif *Un regard critique sur la gestion avec l'œil de Georges Bataille*. Dans des contributions inévitablement inégales, la pensée économique de l'auteur de *la Part maudite* (1949) est passée au peigne fin ; Bataille ayant toujours envisagé d'établir les principes d'une « économie générale ». La notion même de « dépense improductive » ne peut d'ailleurs se comprendre qu'en régime capitaliste dans lequel l'accumulation fait office de mantra. À l'opposé d'une philosophie qui « [réduirait] tout au pensable », comme l'explicite Élisabeth Roudinesco, Bataille défend une « science de l'inassimilable, de l'irrécupérable, des déchets ou des "restes" » qu'il nomme « *hétérologie* ». Les contributions les plus intéressantes mettent ainsi en avant une « critique anthropologique et épistémologique des sciences de gestion » à partir des notions de « sacrifice » ou de « souveraineté ». François De March s'interroge avec justesse sur la dimension sacrificielle des suicides au travail, quand Cédric Mong-Hy encourage dans un texte inspiré, « Le bétail cyborg et l'acéphale », à inventer de nouvelles formes de pirateries anarchistes ; à l'image de cet être « acéphale » dépourvu de chef qui donna son titre à une revue éphémère créée en son temps par Bataille.

Olivier Rachet

JD Beauvallet
Interviews
Braquage, 358 p., 28 euros

Auteur d'une belle autobiographie publiée aux éditions Braquage l'an dernier (*Passeur*), JD Beauvallet fait paraître un recueil d'entretiens qu'il a réalisés, pour l'essentiel dans les années 1990, avec les musiciens qui ont fait vivre le rock indépendant. De Björk à Morrissey en passant par PJ Harvey ou David Bowie, ces entretiens font entendre des voix singulières qui reviennent sur leur parcours et évoquent les ressorts, parfois douloureux, de leur créativité existentielle et musicale. Tressant de manière subtile une interrogation sur leur œuvre en cours et des questions plus personnelles, Beauvallet ouvre une fenêtre sur ce que vie et musique ont d'indissociable dans le cheminement de ces chanteurs, compositeurs et musiciens. Tous font part d'un motif similaire à l'origine de leur vocation, même si leur personnalité comme leur musique sont incomparables : dans une tension très forte avec le monde institué, travaillés par le sentiment de ne pas trouver leur place ou même de ne pas en avoir, ces artistes ont cherché à se créer à travers la musique, en inventant des mondes et parfois des personnages (Bowie avec Ziggy Stardust et Aladdin Sane, par exemple), extériorisant par là une pulsion expressive, où ce qui compte n'est pas tant la technicité musicale que la faculté de donner forme à sa liberté créatrice, comme le rappelle le chanteur de *Talk Talk*, Mark Hollis. Comme la critique musicale, l'entretien est un exercice difficile. Il faut savoir prendre en compte l'altérité de la personne que l'on questionne et donc oublier ce qu'on est, faire presque abstraction de son goût personnel pour elle, tout en s'efforçant de ne pas lui tendre une oreille trop complaisante : à l'épreuve de l'autre, Beauvallet montre qu'il est sans conteste l'un des critiques de musique les plus intéressants de ces trente dernières années.

Nicolas Poirier

Charlotte Cosson
Férale. Réensauvager l'art pour mieux cultiver la terre
Actes Sud, 334 p., 23 euros

Peut-on faire partie du monde de l'art et contribuer à la décroissance ? L'art peut-il se conjuguer avec la permaculture ? Lorsqu'une historienne de l'art et commissaire d'exposition décide de créer un lieu aux portes du Lubéron, c'est en prônant un retour au sauvage. « Férale » : nom programmatique s'il en est. *Férale*, c'est un livre où les idéaux s'égrènent librement au fil des pages – à l'instar des plantes rudérales qui poussent dans ces quelques 2,5 hectares désormais dédiés à un art puisant son inspiration dans les besoins du vivant. Charlotte Cosson revient sur les fondamentaux d'une anthropologie de l'environnement : nature/culture, sauvage/domestique… Elle noue des liens littéraux entre toutes les acceptations du mot « culture » : produit du sol ou d'individus. À l'origine de Férale (le lieu) était la volonté de s'installer sur des terres afin de les préserver de la destruction. De cette volonté première est aussi née une étude approfondie de ce que l'art pouvait pour ces espaces éreintés par l'exploitation humaine : de Dada au land art en passant par l'art conceptuel, l'auteure creuse dans l'histoire de l'art comme dans la terre à la recherche de références parfois ébouriffantes. À ces références disséminées au gré des pages répondent des noms d'artistes contemporains engagés dans une création écologique ou du moins tournés vers des pratiques imaginées dans le respect du monde animal et végétal. De ce retour au sol germe en outre le désir d'offrir du temps et de l'espace pour réfléchir en marge d'une société de l'art sclérosée par le marché et sa réalité économique défavorable. *Férale*, c'est une plongée au cœur d'une pensée en train de se faire, à l'image d'un lieu où tout se construit au fur et à mesure. Une pensée « permacole » posée sur le papier. Un livre au rythme organique qui fait fleurir la curiosité.

Jeanne Mathas

C. Barthe, A. Lacour (dir.)
Mondes photographiques, histoire des débuts
Quai Branly-Actes Sud, 400 p., 69 euros

Cet ouvrage accompagnait l'exposition *Ouvrir l'album du monde. Photographies (1842-1911)* au musée du quai Branly-Jacques Chirac à Paris, du 4 avril au 2 juillet 2023. Il fait suite à un précédent catalogue, *Ouvrir l'album du monde. Photographies 1842-1896* (Les Presses du réel), paru à l'occasion d'une première étape de l'exposition, au printemps 2019, au Louvre Abu Dhabi. Entre-temps la crise sanitaire a suspendu l'itinérance du projet, mais a aussi permis que la recherche entamée se poursuive largement au-delà de sa version originelle. Cette fois, le sujet – les débuts de la photographie à travers ses pratiques hors d'Europe et des États-Unis, soit un décentrage plus qu'opportun de l'histoire, jusqu'ici presque exclusivement occidentale, de ce médium – est traité à travers trois cents photographies principalement issues de la collection du musée du quai Branly et soixante contributions de spécialistes du monde entier, sollicités par les commissaires de l'exposition. Se succèdent approches thématiques, plus synthétiques, puis, plus brièvement, géographiques (et biographiques), d'Afrique en Amériques, en passant par l'Asie et l'Océanie. Les spécialistes convoqués soulignent la rapidité de la diffusion de la technique et son succès, font découvrir des figures inconnues, des usages divers, éclairent des modes d'appropriation sociale et politique, et montrent la circulation des images entre les continents. Tout cela s'avère passionnant autant qu'indispensable, tant dans l'ensemble que dans le détail. Un seul regret, de taille : la forme de ce livre échoue à combiner photographies et essais dans une mise en page qui serve les unes et les autres. Reste que, du fait du matériau réuni et de la réflexion partagée, l'ouvrage fait date – et en appelle d'autres.

Anne Bertrand